

# Canards, propagande et infamie dans la Cour d'Espagne : Marie-Louise de Parme, la reine meurtrière

Arturo Mohino Cruz

Espagne

(version française, Gilles Multigner)

*« Le caractère de la rumeur est quasi divin, car il est difficile de la chasser de la tête de celui qui veut y croire. Au fur et à mesure que le temps s'écoule, si le bruit a survécu, il est encore plus ardu de le contrecarrer, de le raisonner ou de réussir à en prouver l'incertitude, de façon qu'il demeure inscrit dans l'histoire comme un élément permanent, difficile à déterminer ; il représente ainsi une sorte d'héritage désagréable de l'historiographie ancienne. »*

Calvo Maturana (2007)<sup>(1)</sup>

## RÉSUMÉ

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une rumeur, d'indubitable intentionnalité politique, commença à circuler dans l'entourage de Charles IV. Ces ragots finirent par ronger la réputation de la monarchie. Le modèle de trinité infamante constituée par un roi stupide et une reine adultère qui cèdent le gouvernement à un favori sans âme et ambitieux, avait déjà été employé dans d'autres monarchies européennes. En Espagne, par contre, la nauséabonde campagne entreprise par leur fils, l'Infant, puis Roi sous le nom de Ferdinand VII, en forme de vignettes et de feuilles volantes (*aleluyas*) obscènes ainsi que de vers anonymes, d'une part ; et la propagande politique des alliés et des ennemis visant le discrédit de l'absolutisme espagnol, de l'autre, ont blâmé de telle façon la figure de Marie-Louise de Parme qu'encore aujourd'hui elle est toujours considérée comme une reine meurtrière.

La diffusion de cette renommée ne se serait pas produite sans le concours de racontars, d'estampes, de billets, d'une correspondance, d'une presse et d'autres canaux entourant et véhiculant informations et opinions, reprises par les historiens, au long de deux siècles.

En partant de recherches documentaires et bibliographiques approfondies, et des différentes sources susmentionnées, je souhaite faire le point sur cette question dans la présente communication qui devrait fournir un nouvel aperçu.

## LA RUMEUR

D'après Moles<sup>(2)</sup>, la rumeur est un : « *Type de message circulant dans une masse sociale à partir des contacts interpersonnels successifs et constitué de fragments disjoints de messages diffusés par*

<sup>(1)</sup> CALVO MATURANA (A.-J.), *María Luisa de Parma : Reina de España, esclava del mito*, Granada, Universidad de Granada, 2077, p. 141.

<sup>(2)</sup> MOLES (A.), *La Communication et les mass media*, Centre d'études et de promotion de la lecture, Paris, 1973, p. 674.

*des canaux et recomposés par les individus en fonction d'un certain nombre de stéréotypes ou de valeurs, pour acquérir une cohérence explicative.*

*La rumeur est donc un message structuré, pourvu de sens, constitué d'éléments prélevés dans l'ensemble des messages effectifs transmis dans le circuit social (il n'y a pas de fumée sans feu), mais assemblés d'une façon différente de la manière originale et complétés par des "facteurs intégrants", c'est-à-dire des éléments logiques qui permettent de les relier.*

*La rumeur est un sous-produit de la communication sociale.»*

Mais pour que la rumeur s'impose et persiste au cours du temps, elle devrait observer le décalogue suivant : Absence de liberté d'expression. Contenu morbide. Vaste diffusion. Continuité dans le temps. Anonymat. Milieu favorable. Secrétisme. Envie comme mobile. Interprétation erronée ou tendancieuse de la réalité. Convaincante, même si ridicule.

## LE « FORGEAGE » D'UN PREMIER MINISTRE

Charles III meurt en décembre 1788. Il a pour successeur son fils, Charles IV, marié avec Marie-Louise de Parme. Comme secrétaire d'État, les nouveaux monarques choisissent José Moñino, comte de Floridablanca, qui remplissait sous le règne précédent, depuis plusieurs années, les mêmes fonctions. Cependant, la situation politique extérieure avait changé : le triomphe de la révolution en France en 89 et le conflit diplomatique avec l'Angleterre en 90 montraient clairement que la politique antérieure, assise sur les pactes de famille était devenue obsolète.

Floridablanca insista à nouveau sur la nécessité d'éviter la propagation des idées révolutionnaires et, reprenant la ligne de conduite amorcée en 1788 (Résolution du 2 octobre), en 1791 (Résolution du 24 février) il interdisait carrément la circulation de toutes les publications périodiques, sauf les journaux officiels, le *Diario de Madrid* en particulier. En 1792, l'échec de cette politique était évident, ce qui, ajouté à quelque scandale économique, entraîna sa révocation. Il sera remplacé, de façon intérimaire, par son adversaire politique, le comte d'Aranda, qui exerça ses fonctions pendant seulement huit mois.

Entre-temps, un garde du corps, dont la lignée ne dépassait pas celle de la petite noblesse, commençait à monter en grade, d'une façon vertigineuse et inexplicable, grâce à la faveur royale. En quatre ans, âgé de vingt-six, il était déjà duc d'Alcudia, commandeur de l'Ordre de Saint-Jacques, Grand d'Espagne, lieutenant-général des armées, et disposait, en outre, de rentes succulentes et de salaires élevés. Il s'agissait, ainsi que le lecteur l'aura deviné, de Manuel Godoy qui atteignait, de la sorte, le 15 novembre 1792, la haute dignité de secrétaire d'État. La surprise s'empara des ambassades étrangères, tandis qu'en Espagne la noblesse se considérait insultée du fait qu'un arriviste se soit mis à leur hauteur et l'armée n'admettait pas de bon gré les avancements immérités d'un simple garde du corps.

La situation était tellement inouïe que tous les yeux se tournèrent vers la chambre de la reine à la recherche d'une explication. Quelques mois plus tard, un livre (dont la paternité a été attribuée à Pierre Nicolas Chantreau, connu sous le nom de *Don* Chantreau, car il avait été professeur de français en Espagne pendant vingt ans), paru à Paris, se faisait l'écho de la fausse nouvelle. À son retour en France, en 1782, Chantreau se rallie aux jacobins radicaux et c'est là qu'il écrit ce libelle<sup>(3)</sup> consacré aux soi-disant intrigues amoureuses de la reine Marie-Louise avec Godoy et autres amants, au sein d'une collection dont les autres titres (tel que *La journée amoureuse ou les derniers plaisirs de Marie-Antoinette d'Autriche*) affichent d'eux-mêmes la couleur de leur intention.

Le premier défi que le jeune Premier ministre eut à relever fut la déclaration de guerre que Charles IV se vit obligé de décréter, suite à l'exécution de Louis XVI, le 21 janvier 1793. Le conflit, connu sous le nom de Guerre du Roussillon, dura deux ans et s'acheva avec la signature du traité de Bâle, le 27 juillet 1795. Du fait de son intervention dans ce pacte, Godoy reçut le titre inusité de Prince de la Paix. Dès ce moment, l'Espagne se ralliait à la France révolutionnaire, en tant que pays allié et ami, une situation foncièrement inexplicable pour le reste des monarchies bourbonniennes européennes.

(3) *Vie Politique de Marie-Louis de Parme, Reine d'Espagne, contenant ses intrigues amoureuses avec le duc d'Alcudia et autres amans, et sa jalousie contre la Duchesse d'Alve, etc. etc. Recueillie sur des Mémoires authentiques. Ornée de jolies gravures. À la Cour d'Espagne ; et se trouve à Paris chez tous les Libraires, marchands de nouveautés, 1793.*

Deux ans plus tard, en 1797, le Directoire commençait à se méfier de Godoy, raison pour laquelle, ayant recours à un financier établi en Espagne – François Cabarrús – il insista auprès de Charles IV pour que ce dernier place au Secrétariat de Grâce et de Justice, et à celui des Finances, deux personnalités des Lumières espagnoles : Gaspar Melchor de Jovellanos et Francisco Saavedra, respectivement. Le rapport entre ces nominations et l'immédiate révocation de Godoy semble assez probable. Mais les malheurs s'acharnèrent sur l'un et l'autre, car peu de temps après, subitement, les deux secrétaires souffrirent d'une grave maladie. La rumeur que la Reine les avait empoisonnés circula dans la Cour. C'est ainsi que naissait la construction d'un mythe : celui de la Reine Meurtrière.

## UN HÉRITAGE MILLIONNAIRE

Le 23 juillet 1802, Madrid prenait le deuil : la duchesse d'Albe, María del Pilar Teresa Cayetana de Silva Álvarez de Toledo y Silva-Bazán, mourrait à deux heures de l'après-midi, à l'âge de quarante ans. C'était une femme pour qui les madrilènes avaient de l'affection ; d'après ce que l'on disait alors, elle s'habillait en *maja*<sup>(4)</sup> pour se mêler aux fêtes populaires. Mais au-delà de la légende, c'était une des femmes les plus élégantes et intelligentes de son temps. Opposée à Godoy pour des raisons d'idéologie et ennemie acharnée de la Révolution, elle commanda son portrait à Goya, habillée en blanc avec un grand nœud rouge, porté aussi par son petit chien, en hommage au sang versé par les victimes de la Révolution ([http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/1d/Goya\\_Alba1.jpg](http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/1d/Goya_Alba1.jpg)).

On a beaucoup parlé aussi, sans appui documentaire, de la liaison entre Goya et la duchesse. Le raisonnement suivi était bien simple : si la *Maja Desnuda* (Maja dévêtue) était bien la duchesse d'Albe, *quelle est alors la sensibilité des biographes qui supposent qu'elle s'est dévêtue devant Goya et que celui-ci ne fut qu'un peintre impassible ?* [GÓMEZ DE LA SERNA, (R.)]<sup>(5)</sup>. Mais l'argument ne fait pas le poids car Goya peignit la *Maja Desnuda* vers 1795 à la requête de Godoy pour sa collection de « Vénus » dans son cabinet privé. En novembre 1800, le graveur Pedro González de Sepúlveda<sup>(6)</sup> qui visite le palais de Godoy accompagné de Ceán Bermúdez, remarque *une (Vénus) nue de Goya, mais sans dessin ni charme dans la couleur*.

La *Maja Vestida* (Maja vêtue) est une toile postérieure, peinte aux environs de 1802, commandée à Goya dans le but de cacher celle où elle apparaissait dévêtue. Quelque temps plus tard, en 1814, les deux toiles furent saisies par l'Inquisition qui les considérait obscènes.

La duchesse était une femme cultivée et de la très haute noblesse. Goya, par contre, possédait un maigre bagage culturel et n'affichait pas précisément des manières exquises. Les rapports furent strictement d'ordre commercial, malgré que la présence de l'une et de l'autre à Sanlúcar de Barrameda en 1796, donna prise à la légende de ces amourettes. Ceci étant, l'aventure manque de sens, car la duchesse de Montijo, sur une lettre<sup>(7)</sup> adressée à Meléndez Valdés le 9 août 1802, parle d'un nouveau mari<sup>(8)</sup>, alors que le mariage avec ce personnage méconnu aurait eu lieu pendant son séjour à Sanlúcar.

Le testament inattendu de la duchesse qui nommait héritiers ses domestiques éveilla la suspicion du roi qui chargea Godoy de mener une enquête pour soupçons d'empoisonnement. Le médecin de la duchesse et quelques uns de ses serviteurs furent emprisonnés puis relâchés. La reine acheta beaucoup de bijoux à des prix défiant toute concurrence et la mairie de Madrid acheta le palais de Buenavista également à bon marché, pour ensuite en faire cadeau à Godoy. Tous ces événements firent circuler au sein de la Cour le canard qui faisait retomber sur Godoy et Marie-Louise la responsabilité de l'empoisonnement.

(4) *Majo/a* : habitant(e) des quartiers pauvres de Madrid, qui portait des vêtements caractéristiques.

(5) *Goya*, 3<sup>e</sup> édition, Madrid, Espasa-Calpe, 1972, p. 117.

(6) « Goya en el Prado », La Maja Desnuda <http://www.museodelprado.es/coleccion/galeria-on-line/galeria-on-line/obra/la-maja-desnuda/>

(7) MENA MARQUÉS (M.), MÜHLE-MAURER (G.), *La Duquesa de Alba, Musa de Goya. El mito y la Historia*, Madrid, Museo Nacional del Prado, 2006, pp. 37 et 158-159.

(8) MARCH (J. M.), *Los Duques de Alba, Marqueses de Villafranca, Don José Álvarez de Toledo y Doña María Teresa Cayetana de Silva, Señores de Palau, vistos desde Barcelona*, Boletín de la Real Academia de la Historia CXLIX, 1961, p. 153.

Lady Holland avait épousé Lord Holland, haut dignitaire anglais, conseiller de la couronne britannique. Le couple qui voyagea plusieurs fois en Espagne recevait dans sa résidence de Madrid la crème de la société de son temps. Elizabeth Vassall<sup>(9)</sup>, tel était son vrai nom, rapporte les événements : le 24 avril 1803, elle écrit, depuis Vélez el Rubio, sur son journal, que la duchesse était décédée l'été précédent, présomptivement empoisonnée. Son médecin et certains de ses domestiques avaient été emprisonnés et leurs possessions saisies jusqu'à la fin du procès. Cependant les motifs et le responsable d'administrer la potion étaient toujours un mystère. Elle insinue qu'elle faisait l'objet de la jalousie de la personne la plus puissante (sans la nommer elle semble vouloir se rapporter à la reine Marie-Louise), dont l'animadversion envers la duchesse d'Albe était bien connue. Néanmoins la dame anglaise n'est pas en mesure d'assurer la véracité de telles affirmations, obtenues à Paris, par l'entremise de la Princesse Santa Croce et de Mr. Merry, ambassadeur du gouvernement britannique à Paris.

Le canard a dû se transmettre à travers les générations dans la maison d'Albe, car cent-cinquante ans plus tard, en 1949, le duc, alors Jacobo Fitz-James Stuart y Falcó, commanda une étude de la momie pour éclaircir d'une façon définitive la cause de sa mort et dissiper toute incertitude au sujet d'un éventuel empoisonnement. Les résultats connus au cours de la même année<sup>(10)</sup>, confirmèrent une tuberculose pulmonaire et rénale gauche, tandis que l'analyse toxicologique concernant l'arsenic, le mercure et autres poisons d'origine végétale était négative. La tuberculose dépistée et le tableau clinique qui précédèrent la mort (délires, confusion et agitation) conduisirent à avancer l'hypothèse, plutôt risquée, que le décès obéissait à une méningo-encéphalite tuberculeuse. Néanmoins, ce diagnostic entrait en collision avec le certificat de décès établi par le Dr. Jaime Bonells, alors médecin attitré de la maison d'Albe : *en tant que médecin que je suis : je certifie que l'Excellentissime Dame María Teresa de Silva, duchesse d'Albe, est décédée à la suite d'une colique hier, 24 juillet 1802, à douze heures quarante minutes*. De façon à pouvoir rendre compatibles les deux diagnostics, les médecins légistes allèrent jusqu'à affirmer, dans leur compte-rendu, qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle on ne savait pas faire la différence entre les différentes coliques et que le Dr. Bonells pourrait avoir confondu la colique de la duchesse avec un mal de reins, étant donné qu'elle souffrait de tuberculose. Cette disqualification de l'opinion d'un médecin aussi éminent semble très osée, à la nuance près que le catalan Bonells avait pris conseil auprès du meilleur spécialiste en coliques de l'époque, le médecin basque Ignacio María Ruiz de Luzuriaga (Sánchez Granjel, L.)<sup>(11)</sup>, qui, quelques années auparavant, en 1797, avait découvert l'origine d'une épidémie de coliques qui causaient des ravages au sein de la population madrilène, maladie qu'il baptisa comme « colique de Madrid » et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir plus bas en détail.

L'autopsie de la momie prouva que la duchesse n'avait pas été empoisonnée et qu'elle souffrait de tuberculose qui avait atteint les poumons et les reins, voire l'appareil génital, car elle n'avait jamais eu de menstruations ni de grossesses<sup>(12)</sup>. Reste encore à savoir la cause de sa mort. Fut-elle victime de cette colique de Madrid qui décimait, à cette même époque la capitale du royaume ? Je pose la question dans l'attente d'une future recherche.

## UNE DANGEREUSE ESPIONNE

Trois mois après la mort de la duchesse, le 10 octobre 1802, le prince des Asturies (fils de Charles IV et futur Ferdinand VII) épousait María Antonia de Borbón, fille du roi Ferdinand I de Naples, le frère de Charles IV.

Le mariage entre les deux cousins fut fêté dans toute l'Espagne entouré d'un énorme dispositif de propagande. Mais avant de poursuivre, il serait bon de rappeler que María Antonia était la fille de la reine Caroline d'Autriche, soit, ni plus ni moins que la sœur de la reine de France, Marie-Antoinette ;

<sup>(9)</sup> HOLLAND (E.), *The Spanish Journal of Elizabeth Lady Holland*, Londres, New York, Bombay et Calcutta, The Earl of Ilchester, 1910, p. 45.

<sup>(10)</sup> BLANCO SOLER (C.), PIGA PASCUAL (A.), PÉREZ DE PETINTO (M.), *La Duquesa de Alba y su Tiempo*, Madrid, EPESA, 1949.

<sup>(11)</sup> *Ruiz de Luzuriaga y la Real Academia Nacional de Medicina*, Azkoitia, Instituto Internacional Xavier María de Munibe de Estudios del siglo XVIII, 2008, p. 19.

<sup>(12)</sup> GÓMEZ PENAS (M.), *La tuberculosis; la enfermedad romántica que causó esterilidad a la XIII Duquesa de Alba*, Toko-Gin. Pract., 2011, 70 (4), pp. 151-156.

et la nièce reçut le nom de sa tante en raison de l'affection entre les deux sœurs. Devant ces précédents on arrive à comprendre facilement que Caroline considérait que Godoy et les rois d'Espagne étaient complices de l'assassinat de leur chère sœur, au point que quand elle maria sa fille elle devait avoir conscience qu'elle la condamnait à vivre au cœur du pouvoir de ses ennemis. Ceci étant, elle profita de la situation et utilisa sa fille comme espionne et complice au service des intérêts de l'adversaire anglais de ses beaux-parents.

María Antonia était une jeune femme intelligente et cultivée, qui aimait les livres et la musique ; justement à l'inverse de son mari, Ferdinand, qui ressemblait à un ruffian plutôt qu'à un prince : laid, difforme, stupide, rancunier, ignorant et mauvais amant. Malgré tout, la jeune épouse eut l'intelligence de gagner la confiance ainsi que l'admiration de Ferdinand, et après une honteuse année d'entraînement avec des prostituées, il put enfin s'acquitter de son rôle d'homme.

Caroline, depuis Naples, moyennant un système de correspondance chiffrée, donnait à sa fille des instructions concernant la stratégie anti-godoyiste et antirévolutionnaire dictée par la diplomatie anglaise. À cette époque, les uns et les autres vivaient dans la hantise d'être empoisonnés. Le 4 décembre 1805, Godoy écrit à Napoléon et lui fait part de ses craintes : « *La reine de Naples a tenté, mais sans succès, tous les moyens de faire périr le roi et la reine d'Espagne ; elle a voulu me faire périr aussi. L'instrument de ses forfaits est sa fille. Leurs Majestés sont menacées tous les jours d'être empoisonnés (sic) ; je le suis également. La grande sagacité de la Reine a découvert le plan et le complot. Plusieurs personnes ont déjà été renvoyées de la cour afin d'isoler la princesse des Asturies.* »<sup>(13)</sup> Napoléon lui répond le 2 février 1806 : « *Rien ne m'étonne de la part de la reine de Naples ; j'ai cependant frémi à la seule lecture de votre lettre. J'éprouve une véritable consolation d'apprendre que leurs Majestés sont en bonne santé. Ne doutez jamais de l'intérêt que je vous porte et du désir que j'ai de vous donner des preuves de ma protection, non plus que de l'estime et de l'amitié que j'ai pour le Roi.* »<sup>(14)</sup> L'espionnage français, déjà sur ses gardes, intercepta une de ces lettres écrites en code. Son contenu mettait en évidence tout un complot, organisé depuis le cabinet même du prince, qui annonçait, parmi d'autres intrigues, un attentat contre le propre secrétaire d'État. La réaction de Godoy fut immédiate : María Antonia fut faite prisonnière dans ses propres appartements et on déporta tous les personnages impliqués.

Mais alors, nous sommes en mars 1806, la princesse présentait déjà d'inquiétants symptômes d'une grave maladie : celle-ci semblait vouloir remonter au mois de mars 1804, lorsque, sur une lettre adressées à la baronne de Mandell, elle lui fait savoir qu'elle éprouvait depuis dix jours des maux de gorge, où étaient apparues des taches purulentes, une fièvre élevée et un malaise généralisé. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait car huit ans auparavant, à Naples, alors qu'elle avait douze ans, elle éprouva des signes semblables<sup>(15)</sup>. Mais les choses commencèrent à se compliquer à la suite de ses fausses couches en novembre 1804 et août 1805. Dès ce moment, elle observa de fortes palpitations cardiaques et une fièvre persistante. Le 6 novembre, elle subissait une polyarthrite accompagnée de fièvre, oppression poitrinaire, vomissements et toux avec des stries sanglantes. Le 16 janvier, un considérable vomissement de sang mit sa vie en grand danger et après une amélioration pendant quelques mois, elle rechuta en avril 1806, pour décéder le 21 mai de cette même année.

La nouvelle provoqua l'inquiétude à l'intérieur et en dehors de l'Espagne : la mort d'une princesse emprisonnée par ses ennemis fit retomber les soupçons sur la même main meurtrière et tous retournèrent les yeux vers la reine. Pour calmer les esprits, ses sept médecins soignants furent sollicités d'effectuer l'autopsie du cadavre lors du processus d'embaumement. Les résultats seraient publiés sur la *Gazeta de Madrid*, le 27 mai 1806 : on appréciait une énorme dilatation du cœur avec amincissement de la paroi de l'artère pulmonaire, il y avait du sang à la base du poumon ainsi qu'une grande quantité de liquide dans l'abdomen (ascite) et dans le reste du corps (anasarque). Dans les deux sommets des poumons, il y avait des adhérences pleurales. Le tout mena les médecins à conclure que la cause de la mort était une phthisie tuberculeuse, diagnostic que personne n'a rectifié jusqu'à présent.

<sup>(13)</sup> Cité par PITOLLET (C.), *Notes sur la première femme de Ferdinand VII*, Rev. de Archivos, Bibliotecas y Museos, Tome 32, 1915, p. 269.

<sup>(14)</sup> *Correspondance de Napoléon I publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III*, Tome XI, Doc. 9736, Paris, Henri Plon, J. Dumaine, 1863, p. 572.

<sup>(15)</sup> PITOLLET (C.), *Notes sur la première femme de Ferdinand VII*, Rev. de Archivos, Bibliotecas y Museos, Tome 32, 1915, pp. 270-271.

Mais, arrivés à ce point, je ne vous cache pas que celui qui écrit ces lignes est médecin et spécialiste en rhumatologie, et qu'au cours de son parcours professionnel déjà bien rempli il n'avait jamais connu un cas aussi typique de rhumatisme articulaire aigu, fièvre rhumatismale ou maladie de Bouillaud ; et ce furent les complications cardio-pulmonaires de cette maladie celles qui mirent un terme à la vie de la princesse<sup>(16)</sup>.

La publication de l'autopsie ne parvint pas à étouffer le faux bruit qui finirait, irrémédiablement, par faire son entrée dans l'historiographie : il se pourrait que la responsable fut la duchesse d'Abrantès qui, comme chacun sait, était l'épouse d'un général de Napoléon, Andoche Junot, décédé en 1813, entouré de dettes. Il ne restait à la jeune veuve que le titre et c'est ainsi qu'elle se consacra à la littérature pour gagner sa vie ; malgré ses maigres aptitudes littéraires, elle y parvint largement, grâce à l'appui de son très cher ami Balzac.

La duchesse était revenue à Paris après le décès de María Antonia ; c'est de là qu'elle se fit l'écho de la rumeur, qui provenait des couches les plus élevées de la société, et d'après laquelle María Antonia avait été empoisonnée, bien qu'à l'époque elle n'osait pas l'affirmer : « *Il courait d'étranges bruits sur la maladie de la princesse des Asturies : on n'en parlait qu'en tremblant ; mais, dans les conversations intimes, le terrible mot de poison était dit par les personnes les plus attachées à la reine. Peu après, elle ajoute : Depuis l'avènement de Ferdinand VII, j'ai appris que l'apothicaire qui avait donné le poison était venu s'accuser lui-même ; mais je n'étais pas en Espagne alors, et ne puis l'affirmer. Ce que je puis certifier, c'est le concours entier que alors formait cette opinion.* »<sup>(17)</sup>

Quelques années plus tard<sup>(18)</sup>, elle donne alors les faits comme sûrs : « *la princesse des Asturies, que j'ai tant admirée et tant aimée à mon premier voyage en Espagne ; quelle femme ! Quelle princesse ! ... C'est en vain que le prince de la Paix la poursuivit au-delà du tombeau ; elle est à l'abri de ses coups, de son dard de vipère... de ce venin qui l'a tuée !! ... Pauvre femme ! Tant de vertus ! Tant d'attraits ! Tant de bonheur ! Et tout cela venait échouer devant les complots d'un favori criminel !* »

Mais sans aucun doute, le véritable diffuseur de la fausse nouvelle de l'empoisonnement de María Antonia fut Michaud<sup>(19)</sup>. Dans la réimpression de la *Biographie Universelle*, les faits sont rapportés de la façon suivante : « *Enfin, après quatre ans d'union, la jeune princesse des Asturies mourut victime d'un crime odieux et que personne aujourd'hui ne peut mettre en doute. À l'âge de 22 ans, et avec toutes les apparences de la santé et de la force, elle expira dans d'horribles souffrances, quelques jours après avoir pris une tasse de chocolat. L'apothicaire de la Cour, qui fut généralement soupçonné d'avoir fourni les moyens de consommer ce crime, fut trouvé étranglé chez lui, quelques jours après la mort de la princesse, et la police prit grand soin de faire disparaître une lettre qu'il avait écrite quelques minutes avant de mourir.* »

Le grand succès de l'ouvrage imprima une trace ineffaçable dans l'historiographie postérieure et l'autorité de l'auteur laissa croire à tout le monde que l'histoire de l'apothicaire qui fournit le poison à la reine et qui, pris de remords, finit par se suicider, était vraie.

Après la mort de María Antonia, le prince veuf commença une campagne de libelles sous forme d'aquarelles ou *alléluiás* (estampes contenant des rimes plates) qui devaient être imprimées et distribuées dans les tavernes et maisons closes. Elles évoquaient la soi-disant liaison adultérine de sa mère et accusaient Godoy d'être un assassin. Charles IV, prévenu de ce que mijotait son fils, confisqua, en octobre 1807, toute la documentation que celui-ci conservait dans sa chambre et par la suite une enquête fut menée. Cela permit à Godoy d'empêcher la distribution de ladite propagande. Ces événements ont fait l'objet d'une recherche entreprise par Francisco Martí<sup>(20)</sup>.

(16) Dégâts valvulaires accompagnés de sténose mitrale qui provoqua une hypertension pulmonaire et un hémithorax. Insuffisance cardiaque congestive avec ascite et anasarque. Lésions des sommets pulmonaires dues à une primo-infection tuberculeuse, apparemment guérie.

(17) *Mémoires de Madame la Duchesse d'Abrantès*, Tome huitième, Paris, chez Ladvocat, 1832, pp. 391-393.

(18) ABRANTÈS (D.), *Mémoires sur la restauration ou souvenirs historiques sur cette époque, la révolution de 1830, et les premières années du règne de Louis-Philippe*, Tome III, Bruxelles, Ad. Wahlen, Impr-libr de la cour, 1836, p. 257.

(19) *Biographie Universelle. Ancienne et Moderne (Michaud)*, Nouvelle édition, Tome XIII, Paris chez Madame C. Desplaces, 1855, pp. 543-544.

(20) MARTÍ GILBERT (F.), *El Proceso de El Escorial*, Pampelune, Universidad de Navarra, 1965.

Quelques années plus tard, le 16 avril 1808, Napoléon écrivait à Ferdinand en le prévenant des dangers qu'il encourait avec ce genre de campagnes diffamatoires : « *le résultat en sera funeste pour votre couronne. Votre Altesse Royale n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mère. Si le procès la déshonore, Votre Altesse Royale déchire par là ses droits.* »<sup>(21)</sup>

## DEUX MINISTRES DES LUMIÈRES

J'ai déjà évoqué les noms de ces deux personnages (Saavedra et Jovellanos) ; placés en dernier lieu, ils devraient cependant, en suivant un ordre chronologique, apparaître au premier rang, car la nouvelle (?) de leurs respectifs empoisonnements occupe à nouveau, deux cents ans après leur disparition, la une des journaux. Récemment, en 2012, il est paru un gros livre<sup>(22)</sup>, objet de nombreux commentaires dans la presse asturienne, qui se penche sur la vie et la pensée de Jovellanos et dans lequel la reine Marie-Louise continue à être accusée d'avoir attenté à la vie des deux ministres moyennant un poison à base de sels de plomb. Après avoir fourni maintes citations documentaires, l'analyse de deux médecins et un magnifique rapport de l'Institut de médecine légale des Asturies, il conclut : « *malgré que les signes d'empoisonnement (par les sels de plomb) ne sont pas suffisants par devant les tribunaux de justice pour condamner Marie Louise et Godoy... le tribunal de l'histoire doit les considérer coupables.* »

Et, en effet, comme l'affirme le rapport de médecine légale, il est indéniable que Jovellanos présenta des symptômes indubitables d'intoxication chronique par sels de plomb, maladie connue comme saturnisme. Cependant ce ne fut pas le cas de Francisco de Saavedra.

## UNE VÉRITABLE CARRIÈRE

Saavedra était un homme méthodique qui avait de l'ordre ; chaque jour il écrivait le compte-rendu de son vécu. Il ne remplissait pas un seul journal, mais plusieurs ; l'un d'eux, commencé en 1805, était le journal de sa maladie, écrit avant un autre, plus général, entrepris en 1811. Le premier, qui est le plus intéressant vis-à-vis des objectifs visés dans cette communication, est pratiquement méconnu, malgré qu'il ait été publié en 1975, à titre d'annexe documentaire au discours de réception du Dr. Antonio Hermosilla Molina, élu membre de l'Académie royale de médecine de Séville<sup>(23)</sup>.

En gros, je partage l'opinion de l'auteur : l'accident qui s'est produit le 3 août 1798 dans le bureau du roi résultait d'une brusque perte de connaissance suivie de plusieurs récidives qui le laissèrent pendant *30 jours aux portes du sépulcre*. Les séquelles en furent des vertiges qu'il souffrit pendant toute sa vie ; peu de temps après s'être remis de cet accident il commença à expulser de nombreuses pierres dans l'urine. En décembre 1807, il raconte que pendant quatorze mois il avait évacué 536 pierres, sans compter celles qu'il n'avait pas pu voir ni observer et qui, d'après lui, pouvaient être autant d'autres. Il a eu aussi plusieurs attaques de gouttes dans le cours de sa vie. Finalement, et après plusieurs complications, il meurt, à la suite d'un accident cérébrovasculaire, en novembre 1819, à l'âge de soixante-treize ans. Goutte, calculs rénaux et accident cérébrovasculaire son souvent associés à l'hypertension artérielle et autres altérations du métabolisme du gras ; il est donc plausible que la cause du premier accident de 1798, soit celui qui éveilla les soupçons d'empoisonnement, fut un infarctus du cervelet.

## L'ATTAQUE DE SATURNE<sup>(24)</sup>

Jovellanos fut investi secrétaire de Grâce et de Justice le 22 novembre 1797 et environ vingt jours plus tard il présenta un tableau de douleur abdominale aiguë, vomissements et constipation. Peu après

<sup>(21)</sup> *Mémoires et correspondance politique et militaire du Roi Joseph, publiés, annotés et mis en ordre par A. du Casse*, Tome Quatrième, Deuxième Édition, Paris, Perrotin, Libraire-Éditeur, 1854, pp. 446-447 ; CEVALLOS (P.), *Exposición de los hechos y maquinaciones que han preparado la usurpación de la Corona de España, y los medios que el emperador de los franceses ha puesto en obra para realizarla*, Madrid, Imprenta Real, 1808, p. 89.

<sup>(22)</sup> ÁLVAREZ-VALDÉS Y VALDÉS (M.), *Jovellanos: Vida y Pensamiento*, Oviedo, Ediciones Nobel, 2012, p. 310.

<sup>(23)</sup> HERMOSILLA MOLINA (A.), *La enfermedad de un sevillano de la Ilustración. Francisco de Saavedra. 1746-1819*, Sevilla, Real Academia de Medicina de Sevilla, 1975.

<sup>(24)</sup> Dans le monde gréco-romain, la Lune, le Soleil et les planètes visibles adoptèrent les noms de leurs dieux et en fonction de leurs couleurs ils s'identifièrent à certains métaux : c'est ainsi que le Soleil devint l'or, la Lune l'argent, Vénus le cuivre, Mercure le mercure, Mars le fer, Jupiter l'étain et Saturne le plomb.



les coliques furent suivies de convulsions et il souffrit une paralysie de la main droite dans le territoire du nerf radial (pouce et index) qui l'empêchait de tenir la plume pour écrire.

C'est ainsi que le rapporte son ami, l'historien de l'art Ceán Bermúdez, en 1812 : « *On en ignore les circonstances, mais c'est un fait que depuis lors et avant de quitter l'Escurial pour Madrid, il éprouva des coliques dont il n'avait jamais souffert ; qu'elles continuèrent ici sans lui permettre de partir en même temps que le roi à Aranjuez ; que dans ce site royal elles devinrent convulsives et que le docteur Sobral, qui soupçonnait la cause de sa maladie, l'obligea à boire tous les jours des grandes quantités d'huile d'olive, l'équivalent d'une chopine à chaque fois, ce qui lui apporta un certain soulagement.* »<sup>(25)</sup>

Cinq mois après sa nomination, en avril 1798, Goya fait son portrait ; voici les commentaires que celui-ci suggère en 1992 à l'historien de l'art, González Santos<sup>(26)</sup> : « *Tous s'accordent à souligner l'air, indubitablement saturnien, mélancolique et cryptique qui oppose la lumière à l'ombre, la sagesse à l'ignorance comme emblème de l'Illustration. Vous trouverez les clefs d'une telle lecture dans la statue de Minerve, le bucrane du bord de la table et la posture d'abandon de l'intellectuel qui semble faire une pause dans l'ingrat travail de cabinet évoqué par cette table envahie de papiers.* »

Observations impeccables et sans objections possibles. Mais le regard de la toile avec les yeux d'un médecin pourrait ajouter quelques autres remarques : Jovellanos a tout à fait l'apparence d'un homme malade, ainsi que semblent l'indiquer la pâleur de la figure, la bouche entrouverte, les cheveux épars, le regard triste, l'accablement général que semble transmettre sa posture du fait de la grande faiblesse de la musculature cervicale. Un manque de tonus dans cette région qui l'oblige à appuyer pesamment la tête sur sa main gauche.

Mais il y a encore autre chose à faire ressortir dans la toile, et c'est quelque chose que, vraisemblablement personne n'a remarqué : sa main droite, incapable de saisir le papier sur lequel est écrit le nom de Goya, s'appuie sur la cuisse tandis que le pouce et l'index se trouvent séparés avec les articulations en extension. On dirait que la main n'arrive pas à faire la pince nécessaire pour retenir le papier, qui serait tombé s'il ne s'appuyait pas sur le genou. C'est la main caractéristique d'une paralysie du nerf radial<sup>(27)</sup>.

Goya n'a pas seulement créé une œuvre d'art, mais il a aussi réussi à faire le portrait d'une personne intoxiquée par le plomb, ainsi que le décrivait, en 1797, le docteur Ignacio María Ruiz de Luzuriaga<sup>(28)</sup> : « *le patient réduit à cet état reste habituellement incorporé sur son lit ou assis sur une chaise sans aucun mouvement de ses bras et de ses jambes, avec guère ou aucune force de sa tête ou de son cou.* »

Et nous ne devons pas oublier qu'à cette époque Jovellanos était malade, très malade, et c'est ainsi que Goya, qui connaît très bien les manifestations de la maladie de son ami, car lui-même les a souffertes cinq ans auparavant, peint son portrait.

Quant au bucrane qui apparaît sur le bord de la table, il s'agit tout simplement d'un motif décoratif qui représente le front d'un bœuf, utilisé dans le monde romain en mémoire des sacrifices de ces animaux brûlés en offrande à Jupiter. Pendant la Renaissance on l'utilisa comme motif funéraire et, réellement, c'est le symbole du sacrifice. Il faut accepter la version des historiens de l'art, car si l'intention de Goya était de mettre l'accent sur la gravité du malade, le résultat aurait été trop lugubre.

Mais une fois devant la preuve que Jovellanos souffrait une intoxication par le plomb, reste à poser la question : qui ou quoi en a la responsabilité ?

(25) SOMOZA (J.), « Apéndice a las Memorias para la Vida del Exmo. Sr. Don Juan Agustín Ceán Bermúdez en las impresas en Madrid », In *Jovellanos, nuevos datos para su biografía*, La Habana, Biblioteca de La Propaganda Literaria de la Habana, 1885, p. 16.

(26) GONZÁLEZ SANTOS (J.), « Jovellanos por Goya. Precisiones históricas e iconográficas sobre dos conocidos retratos », *Boletín del Museo del Prado*, vol. 13, n°31, 1992, p. 50.

(27) [http://www.museodelprado.es/goya-en-el-prado/obras/ficha/goja/gaspar-melchor-de-jovellanos/?tx\\_gbgonline\\_pi1%5Bgocollectionids%5D=46&tx\\_gbgonline\\_pi1%5Bgosort%5D=b](http://www.museodelprado.es/goya-en-el-prado/obras/ficha/goja/gaspar-melchor-de-jovellanos/?tx_gbgonline_pi1%5Bgocollectionids%5D=46&tx_gbgonline_pi1%5Bgosort%5D=b).

(28) RUIZ DE LUZURIAGA (I. M.), *Tratado sobre el Cólico de Madrid inserto en las Memorias de la Real Academia Médica de Madrid y publicado separadamente*, Madrid, Imprenta Real, 1797, p. 12.



En 1832, Ramón María Cañedo<sup>(29)</sup> fournit une explication inusitée : dans une publication, qui n'est qu'un transfert littéral du texte de Ceán Bermúdez, il ajoute une note au bas de la page qui ne figurait pas dans l'ouvrage de ce dernier : « *on peut déduire quelle a été la cause de ces coliques. Pour faire le miracle on a soudoyé avec dix onces d'or un des laquais de M. Gaspar, qui l'a appris par lui quelque temps après ; et il eut la grandeur d'âme de ne pas le poursuivre pour cet attentat, s'étant contenté de le mettre à la porte.* »

Quitte à en admettre la véracité, il est étonnant que cette histoire n'ait jamais été reprise sur aucun texte de l'époque et qu'elle n'ait pas été mentionnée non plus par Jovellanos dans ses mémoires ; même en supposant qu'il s'agit d'un fait certain, ce qui est beaucoup dire, il manque de crédibilité. Une intoxication aiguë par plomb peut se produire par inhalation, mais par voie digestive cela reste assez improbable car le goût répugnant de ses sels toxiques rend pratiquement impossible l'ingestion involontaire. Vingt jours est un délai trop court pour dissimuler un empoisonnement par ce métal. Son serviteur devrait avoir commencé dès le premier jour à camoufler le poison dans le petit déjeuner, le déjeuner, le goûter et le dîner. Cela supposerait un plan prémédité et planifié avant son arrivée à l'Escorial, et encore, pourquoi employer un toxique si peu efficace au lieu d'avoir recours à l'arsénique ou au sublimé (mercure) qui sont indétectables, rapides et mortels en quantités infimes ? C'est plus du ressort d'un amateur que d'une reine, et s'il y a de quoi l'on ne peut accuser Marie-Louise, et très particulièrement dans le domaine des arts de la conspiration, c'est d'être une amatrice.

Lord Holland, bon ami de Jovellanos, reprend ces mêmes arguments : « *Quelle que fut donc l'animosité de la reine ou du prince contre les deux ministres, il leur était facile de la satisfaire sans commettre un crime horrible, dont le succès est si fort incertain. Ceux qui ajoutent foi à ce conte doivent reconnaître l'incertitude du résultat d'un empoisonnement puisque ni Saavedra ni Jovellanos ne moururent.* »<sup>(30)</sup>

Depuis l'autopsie, en 1949, de la momie de la duchesse d'Albe, personne n'a remis en cause le fait qu'elle était décédée de mort naturelle. Cependant, à l'occasion de l'examen toxicologique pratiqué, on constata seulement la présence d'arsénique et de mercure, mais en aucun cas celle du plomb. Et ceux-là mêmes qui acceptèrent cette évidence, prétendent maintenant que Jovellanos fut empoisonné au plomb. Où en sommes-nous ? Si alors on n'a pas analysé la présence de plomb dans le cadavre, il faut bien se dire qu'on l'aurait trouvé si on l'avait cherché : ce métal est un contaminant universel qui, dans une mesure ou une autre, a intoxiqué les êtres humains depuis un temps immémorial. Aujourd'hui même on soupçonne que l'épidémie d'hypertension artérielle et la croissante agressivité que l'on constate dans la population occidentale devrait être dépistée dans les formes sous-cliniques de saturnisme qui frappent particulièrement ceux qui, comme nous, avons vécu l'ère des essences au plomb. Et pour ceux qui continuent à penser que cela appartient au passé, il semble bon de rappeler que récemment (du 20 au 26 octobre 2013), les Nations Unies pour l'environnement et l'OMS ont organisé la Semaine d'action internationale de prévention de l'intoxication au plomb, car ce dangereux métal est aujourd'hui à l'origine de 600 000 nouveaux cas par an de handicap intellectuel parmi les enfants, la plupart dans les pays producteurs de plomb en Amérique.

Mais en revenant à notre personnage, le lecteur doit commencer à se douter que le saturnisme de Jovellanos n'avait rien à voir avec la reine Marie-Louise de Parme. Et, en effet, c'est ainsi, car celui-là commença à présenter les signes de son intoxication plusieurs années avant d'être nommé secrétaire de Grâce et de Justice : depuis 1789 il souffrait d'une tenace constipation et d'un accroissement très ennuyeux de salivation. Mais dès 1794, il commence à remarquer un symptôme saillant : un engourdissement persistant du bras et de la main droite, la même où trois ans plus tard fera son apparition la paralysie du nerf radial. Ce type de souffrance neurologique chronique des nerfs périphériques produite par le plomb a une évolution insidieuse, de telle façon qu'elle commence avec des manifestations sensitives qui, par la suite deviennent motrices. Elles furent décrites ainsi en 1797 et elles sont reprises aujourd'hui dans tous les livres de neurologie.

<sup>(29)</sup> CAÑEDO (R. M.), *Colección de varias obras en prosa y verso del Exmo. Sr. Don Gaspar Melchor de Jovellanos. Adicionada con algunas notas*, Tome VII, Madrid, Imprenta de Don León Amarita, 1832, p. 300.

<sup>(30)</sup> HOLLAND (Lord), *Souvenirs des Cours de France, d'Espagne, de Prusse et de Russie*, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, fils et Cie, 1862, p. 75.

La cause de l'empoisonnement de Jovellanos fut une épidémie d'intoxication au plomb, qui démarra à Madrid pendant le premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, connue comme la « colique de Madrid », étudiée et décrite par un médecin basque, cité plus haut, le Dr. Luzuriaga. Ce n'était pas la première épidémie causée par ce même métal en Europe : un siècle auparavant sévit en France la « colique du Poitou »<sup>(31)</sup> due à l'ingestion de vin adouci avec des sels de plomb et, postérieurement, il en arriva une autre en Angleterre, à cause du cidre, la « colique de Devonshire »<sup>(32)</sup>.

La colique espagnole ne frappa pas seulement la capitale de l'Espagne, où elle fit de grands ravages, mais aussi Valence, la Galice et les Asturies. Son origine obéit à une déficience dans la technique du vernissage à l'oxyde de plomb de la poterie pour usage ménager : un artisanat hérité des arabes qui, à leur tour l'avaient appris du monde byzantin et qui, aujourd'hui représente un sérieux problème dans certaines régions du Mexique, malgré la magnifique campagne d'éradication entreprise par le gouvernement du pays.

En Espagne, elle occasionna des milliers de morts et un nombre indéterminé de personnes tomba malade. Entre autres, quelques personnages célèbres tels que le marin Jorge Juan, décédé en 1773 ou le ministre Pedro López de Lerena, mort en 1792, les deux du fait de cette maladie. Goya, lui-même, en 1793, était atteint de coliques, paralysie de la main droite et surdité ; bien que le tout fut attribué au plomb de ses peintures<sup>(33)</sup>, il y a plus de probabilités que la cause fut l'épidémie madrilène, car le domestique qui lui préparait les pigments, et pas conséquent le plus exposé, n'attrapa jamais la maladie.

Pendant l'occupation française, l'épidémie s'acharna sur l'armée napoléonienne ; rien qu'à Madrid il y avait deux milliers de soldats hospitalisés, et le duc de Berg lui-même dut être évacué en France précipitamment à cause de son mauvais état de santé ; tandis que les Français soupçonnaient que les Espagnols avaient empoisonné leur vin, les Madrilènes assuraient qu'il s'agissait d'un châtement divin à cause des exécutions du 3 mai.

Les médecins français ignorèrent le rapport de Luzuriaga et nièrent à plusieurs reprises que le plomb eut été la cause de l'épidémie. D'après eux, et je parle plus précisément du fameux chirurgien Dominique Larrey<sup>(34)</sup>, l'origine de la colique était le climat extrême de Madrid qui rendait difficile la transpiration et, par conséquent, l'élimination des toxines. L'aveuglement du vainqueur, et le mépris de la science de la part des vaincus, mena les uns et les autres à une situation paradoxale : tandis qu'en Espagne les cas diminuèrent substantiellement quand le gouvernement introduisit des règles strictes dans le processus de vernissage, les soldats de l'armée française continuèrent à tomber malade jusqu'en 1824, un an après l'entrée des 100 000 fils de Saint-Louis. Mais il faudra laisser pour plus tard cette intéressante histoire, en attente de publication.

## À TITRE DE RÉFLEXION FINALE

À la lumière de l'historiographie moderne, on ne peut plus soutenir que les convulsions de la politique espagnole de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècles obéissaient aux caprices amoureux d'un couple adultérin et d'un roi consentant. Cette opinion, issue aussi de la propagande de ce fils ignoble que fut Ferdinand VII, a été bannie de notre historiographie, grâce aux magnifiques travaux de trois historiens (Carlos Seco Serrano<sup>(35)</sup>, Emilio La Parra<sup>(36)</sup> et Antonio Juan Calvo Maturana<sup>(37)</sup>) dont je recommande le jugement fondé au lecteur. La légende de la reine meurtrière n'est que la conséquence logique du libelle précité, mais avec un énorme ajout de misogynie : une femme qui a perdu la vertu est capable de tout, y compris de tuer. Mais il reste encore deux importantes réflexions que je ne voudrais pas omettre.

(31) CITESII (F.), *Opuscula Medica*, Paris, Sebastianum Cramoisy, 1639.

(32) HUXHAM (J.), *The Works of John Huxham*, Vol. 1, London, 1788 ; BENT (W.), BAKER (G.), *An essay concerning the cause of the endemical colic of Devonshire*, Second Edition, London, Payne and Foss, 1814.

(33) RODRÍGUEZ TORRES (M. T.), *Goya, Saturno y el Saturnismo. Su enfermedad*, Madrid, Édit. L'auteur, 1993.

(34) LARREY (D. J.), *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes*, T. III, (1812). Paris, Édit. J. Smith, F. Buisson, p. 170.

(35) SECO SERRANO (C.), *Godoy. El hombre y el político*, Madrid, Espasa-Calpe, 1978.

(36) LA PARRA (E.), *Manuel Godoy : La Aventura del Poder*, Barcelona, Tusquets, 2005.

(37) CALVO MATURANA (A. J.), *María Luisa de Parma : Reina de España, Esclava del Mito*, Granada, Universidad de Granada, 2007.

D'abord, le poison a été une obsession pour les détenteurs du pouvoir tout au long de l'histoire de l'humanité : empereurs, rois, princes, tyrans, et dictateurs ont toujours vécu terrifiés dans la crainte de mourir intoxiqués. Caroline, depuis Naples, était convaincue que Marie-Louise avait empoisonné sa fille, tandis que la reine d'Espagne craignait que María Antonia allait agir de même avec elle et avec le roi. Par conséquent, nous devons adopter de grandes précautions vis-à-vis de toutes ces histoires fondées sur la base du venin mortel.

Ensuite, et non moins important, il faut signaler que c'est la plume de la bourgeoisie libérale de XIX<sup>e</sup> siècle, celle qui introduisit dans notre historiographie la légende des reines dépravées et meurtrières, cette même bourgeoisie créatrice du mythe de l'État-Nation. Ce n'est pas le hasard qui a fait que toutes les monarchies européennes détrônées aient eu le malheur d'avoir des reines licencieuses. Il faut chercher la réponse dans la nécessité des libéraux de déconstruire le modèle monarchique de pouvoir pour installer le leur, celui de l'État-Nation. Cependant ils butaient sur l'écueil de la figure du roi, une icône intouchable et bien inscrite par l'Église dans le sentiment populaire. Le roi était la représentation de Dieu sur la terre et le pouvoir du monarque lui était conféré « par la grâce de Dieu ». Dans le nouveau modèle de Nation, le pouvoir n'était plus détenu par le roi, mais par le peuple, ou plutôt, ceux qui le détenaient c'étaient eux, les bourgeois qui s'érigeaient en représentants populaires à travers le Parlement.

Les reines représentaient le flanc faible des monarchies ; en fin de compte ce n'étaient que des femmes, et le machisme populaire pouvait comprendre qu'elles auraient toutes péché comme le fit celle qui nous avait sortis du Paradis. Les premières dames de France, du Portugal, de Naples, d'Espagne... seraient condamnées par l'histoire puisque vicieuses, immorales, déshonnêtes et aussi, le cas échéant, meurtrières. Et leurs maris, faibles, consentants et déshonorés, n'étaient plus dignes de représenter le pouvoir conféré par Dieu. L'immolation des reines, Marie-Louise parmi elles, supposa la fin de beaucoup de monarchies et, de ce pas, les libéraux furent capables de construire les États modernes. Quant à la Nation et aux nationalismes, c'est une autre paire de manches.

Ce modeste travail qui se rapproche plus de la médecine que de l'histoire, se proposait, et je souhaiterais qu'il ait atteint son objectif, de prouver la fausseté de cette légende ourdie contre la reine Marie-Louise de Parme, qui n'était qu'un canard, oui, un canard injuste et délibéré, dont furent aussi victimes d'autres monarchies européennes, mais qui, en Espagne, et bien que cela semble incroyable, a persisté jusqu'à nos jours.

Finalement je vous encourage à visiter le Musée du Prado, où vous pourrez contempler la plupart des personnages évoqués dans cette communication et dont les portraits ont été peints par le grand Goya.

Pour tous ceux qui n'y arriveraient pas, je transcris ci-après ce lien web : <http://www.museodelprado.es/goya-en-el-prado/>